

Fragments... pour l'invention d'un savoir

Luigi Burzotta

Je voudrais illustrer l'Argument que j'ai proposé sur le thème *La logique du sexe* pour les journées de la *Fondation Européenne pour la Psychanalyse*, en programme pour le 26 et 27 octobre 2018 à Florence. J'avais élaboré ce texte en partant de certaines considérations de Jacques Lacan, tirées de l'un de ses deux *Séminaires*, pour terminer par une brève conclusion qui est la mienne.

« Dans le Séminaire sur l'Éthique (23 décembre 1959), Lacan se demande si la découverte freudienne, l'éthique de la psychanalyse, nous laisse suspendus à la dialectique du désir et de la Loi et si l'être humain a déjà été capable d'élaborer quelque chose qui transgresse cette Loi en le mettant dans un rapport au désir qui franchisse ce lien d'interdiction, et introduise, au-dessus de la morale, une érotique.

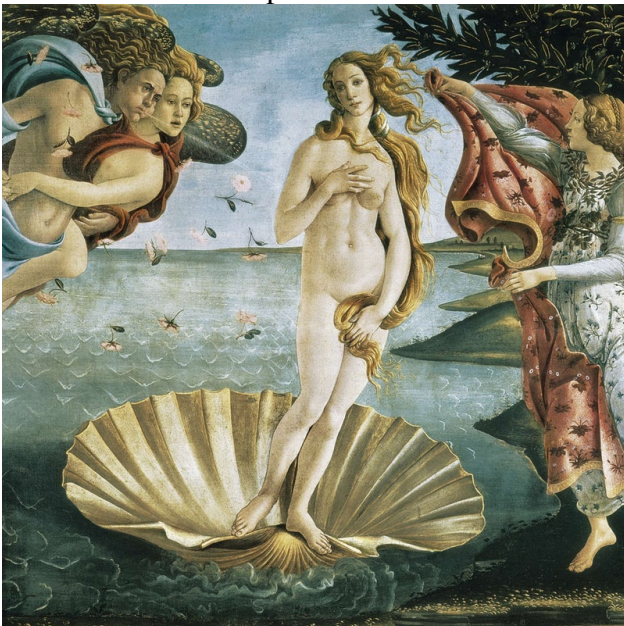
Il rappelle que Freud a dit quelque part qu'il aurait pu parler de sa doctrine comme d'une érotique, et qu'il ne l'a pas fait pour ne pas céder sur les mots ; et comme en cédant sur les mots il aurait cédé sur les choses, il a parlé de la théorie de la sexualité.

Lacan ajoute qu'il est vrai que Freud a mis au premier plan de l'interrogation éthique le rapport simple de l'homme et de la femme, mais que les choses n'ont pas fait mieux que de rester au même point, c'est à dire, pour tout un chacun, au niveau de sa propre vérité.

Sur ce sujet, tout le monde connaît l'aphorisme de Lacan selon lequel il n'y a pas de rapport sexuel, mais dans une première formulation (10 mai 1967), pour remarquer qu'il ne s'agit que d'une impasse logique de la sexualité chez l'homme, il parle proprement d'acte : *Dire qu'il y a des rapports à la vérité que l'acte sexuel n'intéresse pas, ceci est proprement ce qui n'est pas vrai... Le vrai concerne le réel, en tant que nous y sommes engagés par l'acte sexuel, par cet acte sexuel dont j'avance, d'abord, qu'on n'est pas sûr qu'il existe – quoiqu'il n'y ait que lui qui intéresse la vérité. Tout tourne autour de la difficulté inhérente à l'acte sexuel... dans cette relation si distordue, cachée, exclue, mise à l'ombre, qu'est la relation entre deux êtres appartenant à deux classes, qui sont définitives pour l'état-civil et pour le conseil de révision, mais que précisément notre expérience nous a appris à voir pour n'être absolument plus évidentes pour la vie familiale par exemple et assez brouillées pour la vie secrète.*

Est-ce que la psychanalyse a jamais apporté quelque lumière sur cette question si ce n'est de s'apercevoir que la raison de sa propre existence réside justement dans cette difficulté, et de la femme et de l'homme, à pouvoir se repérer dans la logique du sexe ? »

Voici l'en-tête du dépliant.



A quelqu'un qui m'a demandé pourquoi j'avais choisi la Vénus de Botticelli, je réponds qu'il était difficile de trouver quelque chose sur ce thème, parce que toute la tradition picturale occidentale, italienne et européenne est religieuse ; je parle de toute la production picturale qui précède l'art moderne. Le choix s'est arrêté sur ce tableau parce qu'étant situé aux Offices il peut facilement identifier la ville dans laquelle vont se dérouler les *Giornate* et d'autant plus parce que Lacan au début du Séminaire *L'Identification*, voulant évoquer l'image phallique, nous parle d'une Aphrodite surgissant des eaux écumeuses de la mer.

J'ai souvent parlé de l'inclination du dramaturge Pirandello au raisonnement, attitude qui caractérise certains de ses personnages, parce qu'ils s'y abandonnent au point de se laisser distinguer comme des raisonneurs.

Ces derniers sont si impliqués dans leur fougue de raisonner, que l'on ne distingue plus à un certain point si la coaction à raisonner est un trait singulier qui identifie les personnages ou si l'exercice du raisonnement est un personnage lui-même. On a en effet l'impression que, dans le Théâtre de Pirandello, quoique l'on passe d'une comédie à une autre et quoique l'on change de rôle dans les personnages qui se succèdent, ce soit en fait le raisonnement en tant que tel qui continue d'avancer. En écoutant quelques anciens documents sonores, on peut remarquer comment Pirandello est lui-même enclin, en tant que personne, au raisonnement, au point d'adopter dans son élocution les manières de ce discourir sourd, d'une voix faible, sotte mais inarrestable.

De lui on raconte une anecdote liée à sa dernière demeure de Via Antonio Bosio, aux abords de la Via Nomentana, dans une zone de construction.

En face de la fenêtre de son bureau se trouvait un bâtiment en construction couvert d'échafaudages, d'où les maçons pouvaient distinctement l'observer au travail, dans l'exercice de l'écriture.

Pirandello dans la ferveur de la création dramaturgique, car tout en inventant il s'incarnait, jouant à voix haute les différentes parties des personnages de son théâtre, il était si enfiévré par le raisonnement que les maçons qui travaillaient en face pouvaient l'observer clairement à son bureau, alors que seul, identifié aux personnages de son théâtre, il discutait de manière animée et gesticulant, et le voir et en l'entendre gesticuler et crier comme un fou les faisait tordre de rire.

Après une longue et féconde expérience de narrateur, une fois entré avec enthousiasme dans ce climat exclusif et totalisant de la dramaturgie et du théâtre, l'Auteur a voulu donner une nouvelle chance à certains personnages avec un penchant pour le raisonnement, déjà présents dans la fiction comme à Ciampa par exemple, afin de leur donner la possibilité dialogique du théâtre qu'ils n'avaient pu exprimer pleinement dans les romans.

Il me semble que cette passion de Pirandello pour le raisonnement, incarnée par ses personnages, peut être reconduite au monologue que l'on observe chez les enfants quand ils restent seuls.

Monologue généralement caractérisé par la prédominance de l'articulation syntactique. L'enfant parle souvent avec les syntagmes seuls et il suffit de bien l'écouter, de près, pour se rendre compte que, si l'on n'obtient rien de ce qu'il dit, c'est parce qu'il s'agit d'un pur jeu de syntagmes qui se passe de mots dotés de sens. L'enfant articule les syntagmes de son monologue comme il manipule avec dextérité les galets et quelconque autre objet se prête à son jeu... C'est comme si chacun de ces objets représentait un personnage dans la pantomime des relations sociales, celle que l'enfant voit en action dans l'environnement dans lequel il est immergé, dans laquelle il a l'intuition de quelque chose sans comprendre à fond ce qui advient autour de lui; il compense toutefois le sens manquant avec son invention, parfois si riche qu'elle va bien au-delà de ce que de manière banale agissent les personnes qui sont autour de lui. Paradoxalement, le résultat est un excès de sens indifférenciable du non-sens.

J'ai observé avec beaucoup d'attention mes petits neveux et je me rappelle qu'à certains moments, alors que nous étions assis en conversation, l'un des petits s'approchait et commençait à raisonner, il donnait l'idée de dire quelque chose mais ne disait rien, parce qu'il ne parlait pas avec toi ou avec l'un des présents, mais avec tous et avec personne, tout occupé qu'il était par son propre

raisonnement: c'était purement un jeu, une performance où les syntagmes étaient rapidement voltigés comme s'il s'agissait de galets.

Enfant, j'étais admiratif de la dextérité de certains de mes congénères qui étaient très habiles avec les mains pour jongler les galets. Moi je ne savais pas faire, mais je me rappelle de certains de mes petits camarades qui prenaient des galets et en mettaient un sur le dos de la main, le lançaient en l'air et aussitôt, avant que le galet lancé par terre ne retombe sur leur paume, en ramassaient un autre par terre de sorte à s'en trouver deux en main ; alors il lançaient les deux galets en l'air pour les accueillir sur le dos de la main et ce non sans en avoir déjà ramassé un troisième... et ainsi de suite.

Une habileté exceptionnelle, qui me fait rapprocher ce jeu de galets à l'articulation syntagmatique des enfants quand ils parlent, sans rien dire, mimant la trame des rapports sociaux dont ils ont l'intuition à travers les personnes autour d'eux.

Il suffit de les observer avec un peu d'attention pour voir comment les galets ou d'autres objets qui soient deviennent les éléments du monologue ; je dis monologue mais on peut constater que l'enfant, comme dans le théâtre des marionnettes, devient marionnettiste de ses galets, en attribuant un rôle à chacun d'entre eux.

Il s'agit donc de dialogues faits purement de liens syntactiques dans un contexte mimétique des liens sociaux. Tout cela fonctionne avec la plus grande légèreté et fluidité, *un et deux, un et deux, un et deux*, jusqu'au moment où surgit quelque chose de réel qui vient gêner le jeu, à cause d'une coalescence intolérable entre quelque chose de nouveau, inconnu, qui vient du réel, et ces quelques virevoltes de galets que l'enfant a en main et laisse tomber brusquement : étant donné que cet érotique malvenu dans le petit homme ne trouve aucune correspondance avec l'autre, quiconque soit en sa proximité ; mais surtout il n'entre pas en rapport avec l'autre grâce auquel se transmet la parole, la mère.

La crise du petit Hans débute quand il commence à sentir quelque chose de réel dans son corps, qui fait qu'il a une érection inexplicable qui se maintient toutefois malgré lui.

Il y a quelque chose qui ne tourne plus rond, qui vient du réel de son propre corps, parce que c'est inexplicable pour l'enfant qu'il ne trouve plus de correspondance en rapport avec le premier grand Autre qu'est la mère. Il s'approche à sa mère pour le lui montrer ; et que fait sa mère ? Elle lui dit que c'est une cochonnerie et lui ne comprend pas, c'est là tout le drame de Hans parce que ce quelque chose d'étranger en lui ne trouve pas de rapport avec l'autre à travers qui la parole se transmet.

La mère est l'Autre réel, lieu de la parole, qui incarne le premier grand Autre, celle même qui dit ce *Non*, ce *Non* même à travers lequel se valorise le *Nom*.

L'assonance en français entre *Non* et *Nom* est plus simple, entre *Non* et le *Nom* qui est mis en valeur et qui devient valeur d'échange dans le réseau social.

A ce moment crucial c'est le jeu avec les virevoltes avec tous ses liens qui, étant rejeté, passe en dessous, au sens du refoulé, et qui va constituer le centre d'attraction de chaque réserve inconsciente : c'est ce signifiant S, indice 2, S2, qui passe en dessous, alors que le reproche de la mère qui fait sens est le signifiant indice 1, S1.

Lacan parle de manière explicite de la constitution de cette réserve inconsciente dans le Séminaire XXI : « *C'est un dépôt. C'est un sédiment qui se produit chez chacun quand il commence à aborder ce rapport sexuel auquel bien sûr il n'arrivera jamais, quelque éducation qu'on lui donne... Quand il commence, l'être parlant, il n'a pas la moindre idée qu'il est un sujet. Il compte un et deux, ce que vous voudrez, mais pas lui, et comme trois, il y mettra tout ce qu'on voudra, enfin voire ce qui maquille les deux autres, à savoir lui-même, l'enfant, comme qui dirait. C'est un bon prétexte, à faire entrer le Réel tout en le voilant complètement : ce n'est qu'un enfant le Réel* » (J. Lacan, Séminaire XXI, 12 février 1974). Je dirais alors que le *trois* est un enfant rejeté, qui porte avec soi ces fragments du discours qui jusqu'à ce moment-là, dans un contexte de pure invention, imitait les rapports de ceux qui lui étaient proches, jouant un jeu dont il ne connaissait pas les règles.

Certes dans sa mimésis, en une certaine mesure, il ne savait pas de quoi il parlait, puisque tous ces raisonnements lui venaient de l'Autre et lui probablement n'en connaissait pas le sens jusqu'au bout.

Toutefois, en qualité de marionnettiste habile, animant les galets l'un avec l'autre, à travers un jeu de pure fantaisie, il avait appris à inventer librement les rapports de soi-même et de ceux qui l'entourent, si bien que dans l'expérience du rejet c'est lui-même qui est rejeté en tant que réel quand, au moment venu, les galets lui tombent des mains.

Dans ce tomber en bas : « *Il y aura tout de même quelque chose qui s'imprimera, c'est-à-dire non pas trois, parce que le trois est toujours voilé par quelque côté, le trois se dérobe, le trois c'est le support. Il y aura le S2, S indice 2. Deux S, deux signifiants grand S [S1 e S2] qui s'imprimeront, et qui donneront, selon la voie du pur hasard, à savoir de ce qui clochait dans ses rapports avec ceux qui étaient là pour présider à ce qu'on appelle son éducation, sa formation, il se formera ce savoir. Ce savoir indélébile et en même temps pas, absolument pas, subjectivé, il se formera ce savoir réel, là imprimé quelque part, imprimé tout comme dans Aristote l'alpha, le bêta et la gamma, et c'est ça qui sera l'inconscient, et il n'aura rien d'autre, hein, comme disait le personnage qui passait à la douane, [qui répondait au douanier qui l'interrogeait sur une certaine marchandise débusquée dans son coffre] disant : « ça c'est la nourriture pour ma chèvre » à la suite de quoi le douanier lui disait : « Écoutez, c'est étonnant, parce que c'est de bretelles, enfin...! » - l'autre lui répondait : « Enfin c'est comme ça, et si elle n'a pas ça, elle n'aura rien d'autre... », mais c'est pareil pour le savoir inconscient : comme vérité, il n'aura rien d'autre que ces bretelles » (12 février 1974). Évidemment il s'agit d'une réponse maline au douanier qui avait débusqué un commerce de contrebande.*

Il faut lire tout le cas du petit Hans pour comprendre tout ce qui clochait dans le rapport du petit Hans avec la mère et avec le père, avec la mère parce qu'elle était en prise à un désir fou, inépuisable, avec le père car il était considéré trop faible par le petit Hans.

Ce savoir inconscient a pour origine la première impression de ces signifiants S1 et S2, Lacan l'explique précisément dans le Séminaire XI quand il parle d'*aliénation*.

C'est au contraire dans le Séminaire IV que l'on trouve l'illustration de l'expérience qu'a l'enfant de ce réel qui surgit à l'improviste et qui fait que parmi les signifiants avec lesquels il joue s'impriment : S1, qui est ce qu'a dit la mère, « cochonnerie » : le premier dit de la mère est la loi qui décrète. Avec l'intervention de ce premier signifiant, S1, qui surgit et confère à la mère son autorité obscure, c'est le premier signifiant refoulé, S2, qui passe en dessous.

Dans les cas heureux où la mère « veut bien, de sa petite tête, proférer quelques nutations » (Séminaire cité 19 mars 1974), c'est-à-dire des mouvements de la tête à peine perceptibles dont la mère fait signe au fils, par lesquels la mère réussit à transmettre à l'enfant, au-delà de son oracle paralysant tout personnel, la loi du Nom, alors la prédilection du jeune garçon pour ces jeux ne cesse pas.

Sous la forme de jeux syntactiques, elle se retrouve aussi dans l'âge adulte où « *Ces jeux relèvent du champ que nous appelons préconscient, mais qui font, si je puis dire, le lit de la réserve inconsciente – à entendre au sens de réserve d'Indiens, à l'intérieur du réseau social* » (J. Lacan, Séminaire XI).

La phrase est belle, que Lacan emploie pour définir le préconscient, constitué de l'ensemble de tout raisonnement possible dans le rapport social avec l'autre, comme une réserve à laquelle va atteindre l'inconscient pour toutes ses productions. S'il n'y avait pas ce lit raisonneur du préconscient nous n'aurions pas ce matériel linguistique dont se sert l'inconscient pour chiffrer.

Du reste, c'est ce que Freud encourageait à mettre en exercice, quand il disait au rêveur qui racontait un rêve de continuer à associer, à parler librement, parce que seulement de cette réserve pouvaient sortir ces fragments utiles au travail combinatoire de l'inconscient qui, pour pouvoir arriver à un chiffrage, s'appuie sur l'économie politique de la lettre.

J. Lacan dans le séminaire *La logique du fantasme*, 10 mars 1967, en introduisant la thématique « *de la difficulté inhérente à l'acte sexuel dans sa structure d'acte... dans cette relation si*

distordue, cachée, exclue, mise à l'ombre, qu'est la relation entre deux êtres appartenant à deux classes, qui sont définitives pour l'état civil... : ce qui définit l'homme et la femme », c'est à ce moment-là qu'il lui venait à l'esprit « qu'il faudrait se poser...la question...que si Freud a écrit quelque part que « l'anatomie c'est le destin » il y a peut-être un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira – je ne dis même pas « la politique c'est l'inconscient » – mais tout simplement : L'inconscient c'est la politique !

Je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose, est précisément à motiver de ce dont nous essayons pour l'instant d'articuler la logique ».

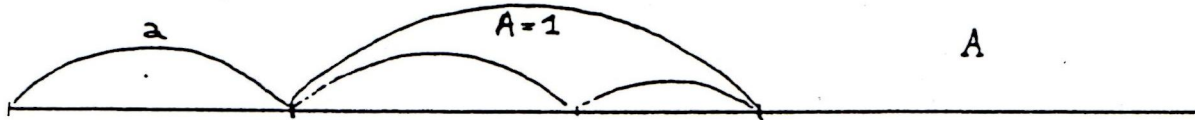
Les deux termes dont J. Lacan articule la logique dans ce Séminaire, *La logique du fantasme*, sont justement les éléments avec lesquels se structure l'économie politique de chaque rapport subjectif. Il n'y a pas de jouissance unificatrice du corps, car les pulsions sont irréductiblement partielles en tant qu'elles habitent, de ce grand Autre, le corps, les orifices, qui ont tous leur propre structure de bord, orientée de sorte à opérer avec une véritable coupe, que la pulsion emprunte à la coupure opérée par le signifiant. Cela explique le lien structurel de la pulsion avec la fonction du signifiant, dessiné topologiquement par Lacan avec le petit losange, \diamond , qui lie les éléments des deux produits de l'opération subjective : du fantasme et de la pulsion.

L'opération qui se déroule en un mouvement éternel balançant entre être et sens, qui s'accomplit à la recherche de quelque chose qui répond dans le grand Autre, dans le corps, de manière accomplie et unitaire ; mais ce rapport de l'Un avec l'Autre, le corps, laisse un reste irréductible, qui fait toujours échouer le rapport sexuel comme acte totalisant, que l'on peut écrire logiquement.

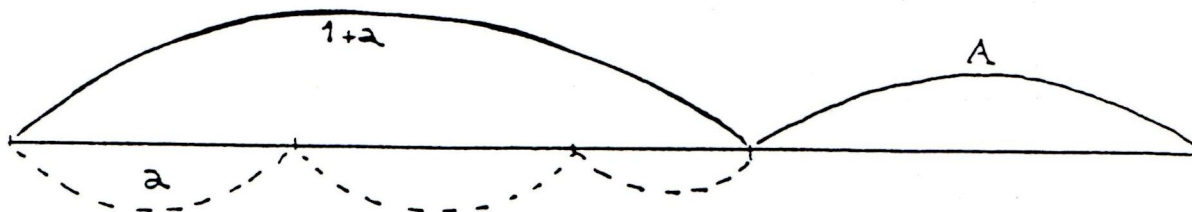
Dans le Séminaire *La logique du fantasme*, tout cela est dépeint topologiquement sur un segment de droite où l'Un se rabat sur l'Autre, produisant un reste irréductible : ce que Lacan a désigné comme objet *petit a* cause du désir.

Comme il n'y a rien dans l'inconscient qui réponde à la possibilité d'identifier de manière distincte ce qui biologiquement définit l'être de la femme de l'être de l'homme, le rapport de l'une avec l'autre ne peut être reconduit qu'à ce qui est en acte dans la logique du fantasme.

Le petit a : forme fermée, forme donnée au départ de l'expérience analytique, sous laquelle se présente le sujet, production de son histoire et nous dirons même plus : déchet de cette histoire, forme qui est celle que je désigne sous le nom de l'objet petit a ; a le même rapport avec le A de l'Autre sexuel ; que ce A de la vérité -



du champ d'intrusion de ce quelque chose qui bofte, qui pêche dans le sujet, sous le nom de symptôme - le même rapport que ce champ petit a , avec quoi ? avec l'ensemble.



1 sur $A = a$. Le recouvrement de l'Un sur l'Autre produit toujours un reste. C'est simplement illusoire de rechercher un rapport unifiant, non seulement dans la relation homme-femme mais dans toute relation sexuelle.

C'est donc le « fantasme » ce dont à ce moment Lacan cherche à articuler la logique, articulation qui laisse tomber le champ prétendument central de l'Un de l'union sexuelle puisque : « ...l'acte sexuel implique un élément tiers à tous les niveaux. Savoir, par exemple ce qu'on appelle la mère..., en tout cas interdit qui reste toujours présent dans le désir de ce fait ; ou encore le phallus en tant qu'il doit manquer à celui qui l'a...ce phallus [qui] devient l'être du partenaire qui ne l'a pas ».

La mère est toujours là comme élément tiers, dans chaque rapport humain, si bien que la mère interdite reste présente dans le désir. Ainsi en proposant cette photographie de la Vénus de Botticelli, je disais qu'elle évoque les semblances du phallus, ce par quoi l'image de cette femme ravissante devient pour l'homme un phallus, élément tiers dans le rapport.

Par conséquent, alors que l'idée d'un processus partiel de partition qui permet de fonder tout ce que l'on appelle les rôles devient incommode, Lacan « propose une tout autre conjonction. Il s'agit du rapport de l'Autre avec le petit a : c'est-à-dire « de l'Autre, du grand Autre, sur le registre, sur les tablettes duquel s'inscrit toute cette aventure, -ce registre et ces tablettes, qui n'étaient autres que le corps-même-. Ce rapport de l'Autre avec le partenaire qui lui reste, le petit a - c'est à savoir votre substance, votre substance de sujet, pour autant que, comme sujet, vous n'en avez aucune, sinon cet objet chu de l'inscription signifiante » (24 mai 1967).

Pour parler un peu avec ceux qui sont hors de ce type de langage, Lacan soutient que le grand Autre n'est que le corps, comme lieu des signifiants, dans une conception qui marque la prééminence du langage par rapport aux choses.

Ce n'est pas seulement Lacan mais les représentants de la logique mathématique et de la physique moderne, Einstein, Wittgenstein, Niels Bohr... qui soutiennent que le langage n'est pas là pour désigner les choses mais les fait, produisant tout un système de rapports entre les choses, qui les fait exister dans un univers bien ordonné de faits qui serait inconcevable si nous n'habitions pas l'univers du langage.

Dès lors, le grand Autre pour Lacan est le corps, lieu où siège, est inscrit, tout le langage. En principe, c'est le corps de la mère pour l'enfant, duquel il reçoit son message propre qui s'inscrit sur son corps de manière inversée ; si bien que ce sera par la suite toujours le corps, le lieu où s'inscrivent les signifiants.

Pensez aux symptômes de l'hystérique ou de l'obsessionnel, ce ne sont que l'inscription sur les *tablettes* du corps de ce qui se configure comme symptôme. Le rapport du sujet avec le grand Autre laisse un reste qui tombe, l'objet *petit a* : c'est-à-dire que l'Autre, le corps, ne peut jouir que par morceaux. Un mois plus tard, toujours dans le même séminaire, rappelant que « ... *ce qui est au centre de notre recherche – à nous analystes –, c'est quelque chose qui... passe par les voies de la structure, les incidences du signifiant dans le réel, en tant qu'il y introduit le sujet, il revient à la question majeure en disant que « ... tout tourne autour de la difficulté inhérente à l'acte sexuel »* (7 juin 1967). A propos de cette première formulation du rapport homme-femme, « il n'y a pas d'acte sexuel », qui précède l'aphorisme connu « il n'y a pas de rapport sexuel », il faut dire qu'elle a le mérite d'expliquer qu'il s'agit d'une impasse logique parce, Lacan, en disant qu'il n'y a pas d'acte sexuel entend, par acte, un acte consubstantiel à la parole. Comme l'acte de César au moment de franchir le Rubicon est tout d'une pièce avec l'énoncé « *Alea jacta est* », *les dés sont jetés*, parce que de ce temps celui qui franchissait le Rubicon à la tête d'une armée même romaine devenait ennemi de Rome ; si bien que l'acte de parole donne un sens au passage du Rubicon.

Qu'il n'y ait pas d'acte sexuel c'est le trou, le noyau de réel qui est au centre de tout ce qui l'on peut articuler de la difficulté de l'harmonie sociale, difficulté qui à son temps « a pris ce nom – légitime – la lutte de classes.

Qu'il n'y ait pas d'acte sexuel c'est la première formulation de ce trou réel qui dans les années 70, liant l'inconscient au savoir, à la lettre et à l'écriture comme possibilité de création du savoir inconscient, prendra pour Lacan sa formulation logique « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Avec la conception du savoir qui s'invente, Lacan est en ligne avec tout ce qui est articulé par la physique moderne avec Einstein et Niels Bohr, qui soutiennent que c'est avec le langage commun, si épuré et formalisé qu'il soit, que l'on construit la science : avez-vous déjà vu les quanta de la physique quantique ? Qui les a vus ?

C'est à travers une articulation et la manipulation des lettres et des nombres que nous pouvons connaître comment la physique quantique est articulée.

De la part de Lacan à l'époque de ce séminaire XIV, de ce schéma de l'un et de l'Autre qu'il représente avec un segment à l'intérieur duquel il fait se renverser les traits, l'un sur l'autre, il montre comment ce *petit a* est le reste irréductible du rapport de l'Un avec le grand Autre.

...C'est de ce champ Un, de cet Un fictif, auquel se cramponne toute une théorie analytique [en l'assumant comme unifiant pour combler le trou dans le réel] ... c'est de là que parle toute vérité ; en tant que pour nous analystes, la vérité n'a pas d'autre forme que le symptôme.

Le symptôme, c'est-à-dire : la signifiante des discordances entre le réel et ce pour quoi il se donne. L'idéologie si vous voulez, le symptôme surgit précisément de cette impasse.

Par conséquent, je dirais que le social avec lequel nous avons affaire est de l'ordre du dire, celui qui se produit dans l'analyse ne doit faire autre chose que dire la vérité, et dont le discours analytique n'est que le prolongement.

Peut-être les articulations mêmes avec lesquelles les physiciens ont affaire sont-elles de l'ordre du dire ; avez-vous déjà vu l'atome ? Pourtant nous tous parlons de l'atome et des électrons qui lui tournent autour, même si nous nous les dépeignons, comme on a fait à l'époque quand ils ont été dépeints par des orbites, à l'image de ce qui advient pour le satellite lune autour de la terre ou bien pour les planètes autour du soleil.

Ces mêmes physiciens qui, habitant le langage commun, ont dépeint l'atome avec les orbites des électrons et ont découvert les corpuscules des quanta à partir de l'impression qu'ils laissent sur une plaque photographique, ont toujours produit quelque chose qui est de l'ordre du dire.

Il faudrait alors se demander si la concrétisation des nombres de la mathématique par le langage nous conduit toujours à l'ordre de la vérité ; c'est toujours de vérité qu'il s'agit avec toutes ses contradictions, quand nous nous demandons pourquoi.

« ... Sur ce qu'il en est de la vérité, il y a lieu de savoir ! Il y a lieu de savoir en tant qu'il s'agit, à tout instant, d'inventer pour répondre à son tissu de contradictions, à la vérité. Et c'est bien pour ça que le premier pas à faire c'est de le suivre dans toutes ses simagrées... Ce qu'il faut, qu'il s'agirait, c'est d'en sortir de la vérité ! Alors là, je ne vois pas d'autre moyen que d'inventer, et pour inventer de la bonne façon, de la façon analytique, c'est d'en remettre ! » (9 mars 1974).

« C'est d'en remettre » à ce jeu de combinatoire qui permet de créer le savoir inconscient dont nous parlions. Tel est le rapport entre savoir et vérité, le savoir est ce qui s'invente en rapport à cette vérité pour s'en sortir, faute de quoi on reste empêtrés dans le symptôme.

Et nous, à quoi avons-nous affaire dans le rapport analytique ? Nous avons affaire au symptôme, mais si, partant de cette vérité qu'est le symptôme pour chacun d'entre nous, nous laissons de la place à cette combinatoire, précisément à la manière des logiciens et des mathématiciens, jouant avec les lettres comme éléments d'écriture, nous réussissons à inventer ce savoir qui est un savoir inconscient.

On tente, ainsi, de sortir de cette vérité du symptôme à travers l'invention, qui advient dans rapport analytique quand se mettent en jeu les éléments signifiants de la lettre, dans celle que nous appelons l'écriture inconsciente, parce que c'est l'attitude propre de l'inconscient que de chiffrer un savoir. Je voudrais conclure avec une citation d'un séminaire plus tardif par rapport à celui-ci, celui du 11 janvier 1977, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, que l'on traduirait en italien par « il non saputo che sa di una svista si gioca a morra », alors que la traduction sonore dit une autre chose : « l'insu qui sait de l'inconscient c'est l'amour » et ici aussi il y a invention d'un savoir ; le savoir dont je parlais, le jeu de la lettre, le voilà.

Lacan cependant nous dit que *« l'homme ne s'en tire guère de cette affaire de Savoir. Ça lui est imposé par ce que j'ai appelé effets de signifiant, et il n'est pas à l'aise : il ne sait pas « faire avec » le Savoir. C'est ce qu'on appelle débilite mentale dont, je dois dire, je ne m'excepte pas, simplement parce que j'ai à faire au même matériel que tout le monde et que ce matériel, c'est ce qui nous habite... Je dirai que – c'est une réflexion comme ça que m'a inspiré le fait que, pour ce qui est du Réel, on veut l'identifier à la matière –, je proposerai de l'écrire comme ça : “l'âme-à-tiers”... »*

Lacan parle de matière précisément quand il fait référence à ces éléments littéraux du langage. La matière dont il parle, celle du langage, est celle de la substance dont sont faites les lettres du langage qui nous habitent et qui nous permettent de créer le savoir. Cette écriture de Lacan renvoie à la topologie du nœud qui s'oppose à la topologie spatiale de la « seconde topique », à laquelle Freud a été entraîné par Groddeck qui, dans son *Livre du Es* – je ne sais pas si vous avez lu ce livre très amusant sur l'Es, je l'ai lu quand j'étais jeune homme et maintenant je ne l'ai plus, je l'ai perdu, parce que j'en parlais à mes amis et je les ai rendus si curieux qu'ils me l'ont soustrait.

« Dans son Livre du Es, il dit que le Ça c'est ce qui nous vit, ... alors qui il est bien évident que le Ça dialogue et que s'est même ce que j'ai désigné du nom de grand A, c'est qu'il y a quelque chose d'autre, ce que j'appelais « l'âme-à-tiers ». « L'âme-à-tiers » qui n'est pas seulement le Réel, qui est quelque chose avec quoi expressément nous n'avons pas de relations. Avec le langage, nous aboyons après cette chose, et ce que veut dire S (A barré), c'est ça que ça veut dire : c'est que ça ne répond pas. » [L'Autre, de son lieu, ne répond pas parce qu'il n'y a là pas de dernier mot, raison pour laquelle de ce lieu, l'analyste ne donne pas de réponses, si bien qu'il triche s'il répond et cela est le sens de la non-réponse de l'analyste]. « C'est bien en ça que nous parlons tout seuls, que nous parlons tout seuls jusqu'à ce que sorte ce qu'on appelle un Moi, c'est-à-dire quelque chose dont rien ne garantit qu'il ne puisse à proprement parler délirer. C'est bien ce que j'ai pointé, comme Freud d'ailleurs, qu'il n'y avait pas à y regarder de si près pour ce qui est de la psychanalyse et que, entre folie et débilite mentale, nous n'avons pas le choix. » Lacan conclut ainsi ce séminaire de

1977 et de mon côté je me suis rappelé un passage de littérature, parce que je suis malade de littérature.

Cotrone, l'artisan de sorts désenchanté, dernier produit de l'imagination fébrile de Pirandello – j'ai commencé par la coaction au raisonnement de certains de ses personnages et je conclus sur un personnage singulier de son œuvre inachevée, *Les géants de la montagne* – Cotrone énonce enfin ces paroles : « Mon cher jeune homme, chacun de nous parle et, après avoir parlé, nous reconnaissons presque toujours que ç'a été pure perte ; et nous retournons, déçus, en nous-mêmes, comme un chien retourne la nuit dans sa niche après avoir aboyé après une ombre. »

L'actrice inspirée protagoniste de cette comédie, *Ilse*, qui dédie tout son être, sa carrière, ses substances et à sa vie au Poète qui l'a aimée d'un amour absolu jusqu'à la mort, est la femme fatale et fauve qui dissimule l'actrice Marta Abba, aimée éperdument par Pirandello d'un amour tant passionnel qu'impossible. Le rapport sexuel qui, malgré eux, n'a pu avoir lieu entre l'Actrice et le Poète était précisément cet *acte sexuel* qui structurellement *n'est pas là*.

Plutôt que dire avec Groddeck que le « *Ca, l'Es, nous vit* », après Lacan nous dirons que nous sommes parlés par le *Ça*, nous sommes parlés par l'*Es*.